Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 65 (1936)

Heft: 7

Buchbesprechung: Le cœur inutile par Maurice Zermatten

Autor: Overney, A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En considérant l'immense variété des chants de répertoire qui composent la deuxième et la troisième parties de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'admirer la préoccupation de l'auteur : faire à la fois de l'*Ecolier chanteur* un livre universel par l'hospitalité qu'il offre à tous les bons auteurs et à toutes les belles formes musicales, et un livre chrétien et fribourgeois par son caractère.

Un troisième volume illustré intitulé *Solfèges et Chansons* est en préparation. Il contiendra les compléments nécessaires à l'étude élémentaire que nous venons d'analyser. On y trouvera de la polyphonie, des légendes, des jeux scolaires, des chants patois, des solfèges à plusieurs voix, etc. Enfin, un livre du maître couronnera l'ouvrage.

Sous une grande simplicité, *L'Ecolier chanteur* cache sa richesse. Gardons la première, trouvons la seconde. Il vient à nous comme un enfant prodigue après une longue attente, mais il est riche de toute sa prodigalité. Faisons-lui fête comme au *Kikeriki*, son frère. Notre Maison aura tout à y gagner en joie, en clarté, en beauté. Nous travaillerons dans l'allégresse, et ce labeur sera le gage de la fidélité et de la reconnaissance des instituteurs fribourgeois à leur maître aimé, M. le chanoine Bovet, pour un tel cadeau. Cz.

LE CŒUR INUTILE *

par Maurice Zermatten

Ce roman fut écrit dans la solitude que boucle la Sarine autour de la vieille abbaye d'Hauterive ; c'est protégé par le rideau des rocs et des sapins, bercé par le flot de notre Sarine, dans la sympathie de ses anciens maîtres devenus ses collègues, que Maurice Zermatten décrivit la rudesse d'une haute vallée de chez lui, l'orage de ses torrents et l'orage plus rude encore de quelques cœurs violents de son pays.

A vrai dire, il y a longtemps déjà que le jeune romancier d'aujourd'hui s'est accoutumé à rêver près de nous des choses de chez lui. Ses camarades se souviennent sans doute qu'un jour de novembre 1928 Maurice Zermatten avait, dans une rédaction, délicieusement noté la poésie qu'il trouvait à voir tomber la neige pendant une classe d'allemand, à suivre la danse folle des flocons, à songer que là haut à Saint-Martin, au val d'Hérens, aux vitres modestes d'un chalet, sa mère regardait elle aussi tomber l'hiver qui ramenait Noël, Noël qui lui ramènerait par la main son grand Maurice que Fribourg lui avait pris.

Mais, son brevet en poche, après quelques mois d'enseignement dans sa vallée, Maurice Zermatten eut la nostalgie de Fribourg. Son ancien directeur aidant, il revint, poursuivit trois années durant ses études à l'Université et l'an passé était à Hauterive où les élèves de troisième se souviennent avec émotion des heures enchanteresses

* Un vol. 245 pages. Ed. Librairie de l'Université, Fribourg.

qu'étaient ses classes de français. Or, l'automne dernier, lorsque le jeune professeur nouvellement nommé à Sion débarquait dans sa capitale, il apportait dans ses valises le manuscrit de son roman. Une tragédie de chez lui qu'il avait rêvée chez nous tandis que la Sarine amicale chantait sous ses fenêtres dans l'apaisement des heures nocturnes.

* * *

Qu'y a-t-il dans ce roman dont le titre semble d'un poème lyrique ? Une rapide et triste tragédie : celle d'un cœur que l'amour exalte, mais dont la vie tue l'amour. Et le cœur inutile désormais se meurt de détresse, car sans l'être aimé la vie n'a plus de sens. Du moins jusqu'à l'heure où le Christ — le grand trahi — révèlera à Madeleine Fontannes l'abandonnée que la vie a toujours un sens qui est d'accepter à travers la souffrance l'humble devoir quotidien.

Et c'est tout. Pas de romanesque, pas d'aventures extérieures au drame, pas de divertissement. Mais une analyse aiguë, émouvante de cette crise qui se joue en deux jours et brisera deux vies : celle de Madeleine et celle de celui qu'elle aime, Jean Desvernes. C'est l'histoire navrante, trop fréquente et si vraie, de la jeune fille pour qui les parents rêvent un beau mariage. Le Président Fontannes, tyranneau de village, brutal, orgueilleux et violent, brise ainsi le cœur de sa fille. Car Jean Desvernes est un pauvre ; il n'a que ses bras, son honnêteté et son amour. Madeleine n'est pas pour lui. Et parce qu'elle a joué toute sa vie sur cette carte, tout son cœur, tout son rêve de bonheur, et qu'elle perd, il ne reste plus à la pauvre meurtrie qu'à suivre la monotone grisaille des jours ou à mourir. Elle a cru mourir, mais peu à peu elle est tombée dans l'indifférence. On l'a trompée ; on lui a dit que Jean reviendrait ; puis elle apprend que Jean épouse une certaine Françoise qui le cherchait jadis. Elle se croit abandonnée par lui aussi. Elle ne sait pas, ne saura jamais que Jean a dû fuir, traqué dans la montagne par les gendarmes que le président a lâchés à ses trousses, rejoint par Françoise, perdu par elle qui se donne pour le garder. Malheureux qui saura trop tard qu'on n'achète pas l'amour par la trahison d'un autre amour.

* * *

Lorsqu'un jeune auteur publie sa première œuvre, les critiques croiraient manquer à leur dignité et à la gravité de leur fonction s'ils ne relevaient des influences, des sources d'inspiration, fussent-elles les plus ténues ou les plus discutables. A la manière homéopathique qui trouve du citron dans l'eau de javelle, on veut absolument rencontrer les ombres de certains maîtres de l'heure dans le nouveau venu. Et l'on a cité déjà Ramuz, Giono, voire un Autrichien, Rilke. Pourquoi pas le Slovaque Vajansky, lequel habitait la ville

de St-Martin, en Slovaquie, et chanta dans ses admirables poèmes lyriques sa terre, son pays, le labeur de ses gens ? Il est évident que les maîtres ouvrent des voies, s'imposent par leur forte personnalité, leur art. A étudier leurs œuvres, à les aimer, à s'en nourrir, l'on s'enrichit ; l'on garde, au début, certaines formes, certaines manières qui leur sont propres. Mais tout cela est bien extérieur et tombe vite. C'est une poussière, dorée si l'on veut, mais qui n'est pas la partie solide. S'il faut noter des influences chez Maurice Zermatten, ce sont bien plutôt celles de sa formation classique que je retrouverais. Comment ne pas songer à Racine, ce peintre incomparable de la passion, dans l'analyse fouillée, minutieuse, du cœur de Madeleine et de l'âme de Jean Desvernes ? Dans la catastrophe qui les brise, lorsque le président les a séparés après avoir souffleté la mère de Jean, tous deux n'ont pas les mêmes réactions. J'admire combien Zermatten a su noter les différences d'attitude, le courage héroïque et la confiance de la jeune fille, sa décision d'amoureuse passionnée qui s'enfuit dans la nuit vers celui qu'elle aime, la colère désemparée et inopérante de l'homme qui veut tout casser et n'arrive qu'à fuir dans la montagne et à douter même du cœur qui l'aime. Il y a là des pages d'une finesse racinienne qui sont d'une personnalité bien franche malgré certains « on voit que », « on comprend que », se rattachant à Ramuz. Vous souvenez-vous du vers célèbre où l'Iphigénie de Racine dit son impatience à rejoindre son fiancé ?

« Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi. »

Or, voici Madeleine, révoltée par la brutalité de son père, qui fuit sa maison et court, dans la nuit de la montagne et les embûches des talus, vers Jean :

« Tout ce qu'elle fera est écrit d'avance, dans son cœur. Elle n'a plus qu'à suivre cette force obscure qui la dirige, qui la soutient, qui la pousse vers son destin. Son corps avance, trébuche, glisse, se redresse, repart. Mais son âme a franchi déjà l'espace. Elle est entrée dans la chambre familiale de là-haut... Elle a surpris Jean qui songe, la tête dans les paumes. »

Mais ces jeux sont vains. Il serait facile de prouver par ce roman si bien écrit, d'une surabondante richesse d'images, si nourri de poésie, de rythmes harmonieux et nombreux dont la justesse habille si pleinement l'idée ou le sentiment, que Maurice Zermatten a longuement étudié les meilleurs auteurs de notre langue, des classiques aux modernes. Je songe, malgré moi, au balancement savant des sonnets de Hérédia lorsque je rencontre les femmes de Mollène priant leur chapelet d'arolle dans l'ombre de l'église, après les vêpres :

« Et l'on pensait, à les voir ainsi, la tête appesantie sur la poitrine, tout le corps porté légèrement en avant vers cette vision intérieure qu'elles semblaient poursuivre, à des moyettes de seigle sur les parcelles, au temps doré des moissons. »

Et toute l'admirable scène finale où le Christ gagne peu à peu l'âme de Madeleine, lui montre la grandeur de la souffrance, la néces-

sité de l'acceptation, le prix de la vie, du rachat, la beauté du sacrifice, fût-il dans l'atroce perspective d'épouser l'odieux et répugnant caissier de Mollène, toute cette scène ne nous rappelle-t-elle pas dans son élévation chrétienne et émouvante le souffle d'un Claudel ? Et cependant, c'est du Maurice Zermatten.

* * *

Car c'est une des joies que l'on éprouve à lire les pages les plus belles de ce roman : découvrir un jeune auteur qui est lui-même, avec une sensibilité, une conception de la vie et un style. « Un homme » a-t-on dit jadis ; dites un homme jeune, si vous voulez. C'est la raison aussi pour laquelle ce drame dépasse le cadre du Valais ; il sort de son horizon de montagnes et de coutumes pittoresques ; il entre dans la réalité humaine. Madeleine Fontannes n'est pas le type étroit et individualisé de jeune fille d'un village perdu dans les rocs ; elle est le type de la jeune fille dont les parents, par stupide ambition et orgueil de caste, ont vendu le corps. C'était déjà dans Musset, dans Racine, chez les Grecs. C'est, disait Lemaître, que c'est dans l'humanité. Toutes celles qui ont dû pleurer celui qu'elles aimaient et en épouser un autre, toutes les trahies, sont sœurs de Madeleine Fontannes et se reconnaîtront en elle.

Mais voyez comme elle est sympathique. C'est de l'auteur que je veux vous parler et c'est à elle que je reviens toujours. C'est que l'auteur a mis à évoquer ses traits et ses malheurs le meilleur de lui-même. Et d'abord la poésie. Car ce roman est débordant de poésie, de sensibilité. Poésie de la montagne, des aubes et des couchants, poésie des fêtes et des bénédictions, du vent de la vallée et des travaux de chaque jour ; poésie des êtres et des choses, de la nuit qui passe comme un velours bleu, des foins parfumés et des soleils flambants. On sent que Maurice Zermatten vit intensément les spectacles de son pays, qu'il doit s'égarer souvent dans la montagne et qu'au milieu des fleurs bleues une bonne fée lui parle tout bas, lui explique le livre merveilleux qu'il nous lit à son tour. Voyez la belle gravure : c'est son village qui respire :

« La vie, dans le village, est à l'image de la fontaine. Elle coule, inchangée, entre les chalets entassés, dans les ruelles ombreuses. Elle descend l'escalier de bois des hautes chambres, chaque matin, s'éparpille sur les prairies au rythme des fenaisons. Elle revient, le soir, toute lasse et fléchie, s'allonge sur les lits sans mollesse des paysans, mange son pain de seigle et son fromage, boit son vin et son lait... Elle s'endimanche une fois la semaine, se coule dans l'église étouffante, songe un peu au temps où elle ne sera plus, se récrée ou se repose, dans l'après-midi, s'assied avec les vieillards sur les billes de sapin, le long de la route, souffle une chanson d'amour à l'oreille des jeunes gens et, le lendemain, recommence sa tâche. »

On pourrait même trouver, dans la première partie, qu'il y a trop de description. Le poète est trop généreux, il accompagne un peu

fort les analyses du romancier, la finesse des remarques, la profondeur des sentiments. C'est le vent de la montagne dont la large symphonie grise un peu. Mais bientôt, il accorde ses rythmes, car le romancier nous conte une histoire tragique où la violence sonne aussi. Une violence qui se dominera et deviendra, ce qui est mieux, de la force. Je songe à quantité de belles scènes : Jean et Françoise en face l'un de l'autre et de leur navrante impuissance ; Madeleine et la vérité qu'on lui jette à la figure et qui la tue, Prabé qui tente odieusement d'abuser d'elle ; le président qui est le plus odieux de tous parce que père. Cette force ; c'est l'union d'une sensibilité de poète et d'une réaliste pénétration d'analyse. Ajoutez-y le charme délicat des nuances et ce seront les pages si denses où Madeleine, malade, sombre dans le dégoût, l'indifférence, ou flotte à la dérive entre deux éclairs d'espoir sur un océan de tristesse.

« Elle entrevoyait alors quel désert était devenue son âme. Le sentiment de la solitude l'envahissait une courte seconde, de sa solitude que n'éclairerait jamais l'espoir d'un retour. Elle se sentait alors abandonnée à elle-même, seule avec l'amertume de son souvenir. Elle se voyait sur une route plate, marchant au hasard, en un pays sans clarté, traînant avec elle le poids de son cœur inutile. Ni nuit, ni jour ; toujours la désolante monotonie des sables uniformes, d'une route dévidée jusqu'à l'infini. Aucune halte rafraîchissante dans l'air humide des fontaines, sous les feuillages palmés des frênes. Ni fontaines, ni frênes, ni sourire d'une passante rencontrée. Parfois, le vent lui barrait la route, la giflait au visage et lui brûlait les yeux ; il lui criait :

— Arrête, voyageuse. Où vas-tu ?

Et elle levait la main et elle montrait la route sans horizon...

. . . . . .

« Rêvant ainsi, elle s'échappait sans cesse, s'évadait en un pays de nues baignées d'or. Elle suivait par la fenêtre le jeu de la lumière automnale que des caravelles de nuages effaçaient en se jouant. L'ombre et le soleil se poursuivaient sans relâche. Ainsi était son âme : un paysage d'automne que se disputent la tristesse et la joie. »

* * *

Maurice Barrès disait que, dans une œuvre, il faut toujours dégager ce qui est digne d'amour. A suivre ce conseil, ce que l'on trouve de plus élevé dans l'œuvre de Zermatten c'est le côté chrétien de son inspiration. Non pas parce qu'il décrit les carillons et les processions, parce que ses gens vont à l'église, parce que les angélus frissonnent au-dessus des seigles. Mais parce que l'âme de Madeleine est une âme chrétienne et, du drame qui l'écartèle, Maurice Zermatten fait le drame même du sacrifice. Dans sa détresse, elle n'a que deux solutions humaines : la folie ou le suicide. Elle est sauvée de l'une et ne songe pas à l'autre parce qu'elle a rencontré le Christ. C'est tout le drame des derniers chapitres. Au-dessus du lit où elle s'enlise dans la tristesse, un Christ pendait, à la bouche affreusement tordue.

Un matin, les deux regards se sont fixés et la voix profonde du crucifié lui a révélé le sens de la souffrance, le prix de la vie rachetée par la croix et le dépouillement.

Cette sagesse chrétienne est celle de tout ce pays, de tout ce peuple. Elle est sa force et sa sauvegarde. Sans doute, on eût aimé trouver un mot, une ligne qui nous aurait laissé entendre que le sort de Madeleine n'irait pas, malgré sa résignation, jusqu'à épouser le lubrique et riche caissier de Mollène, qu'elle ne devrait point unir sa finesse à ce singe grimaçant. — Car il est des limites à l'héroïsme. — Mais plus haut que son cœur et ses dégoûts, c'est tout son pays avec le Christ qui lui montrent la voie douloureuse et que la paix naît de la souffrance. De toutes les pages émouvantes qui décrivent cette lutte et cet abandon, la dernière est trop belle dans sa plénitude pour ne pas la citer entièrement.

« Cet âpre coteau trahissait la résignation profonde de tout un peuple. Que d'efforts n'avait-il pas fallu pour édifier la cascade des murailles successives qui brisent l'aridité de la pente, retiennent la terre entraînée sans cesse par les pluies, la neige fondante et le dégel vers le fond rocheux de la vallée ! La lutte reprend chaque année, lutte de l'homme contre le sol qui se refuse, qui crève les digues de pierres sèches et s'échappe, inutile et farouche. Alors, il faut prendre la pelle, la pioche et la hotte. Il faut reporter la terre à sa place, il faut reconstruire le mur et refaire son champ. La lassitude n'est point permise ici. Elle entraîne la faim. Nul paysan ne se demande jamais s'il est nécessaire de remettre les pierres écroulées les unes sur les autres. Il les remet les unes sur les autres en se taisant. Il creuse, il pioche, il sème, il récolte maigrement. Le dimanche, il regarde son Dieu. Le lendemain, il retourne à son travail...

— C'est notre vie, pensait Madeleine... Elle se rappelait le visage résigné de toutes les femmes de son village. Elles toutes, peut-être, avaient caressé jadis un beau rêve. Elles avaient songé, comme elle, autrefois, aux douceurs de l'amour... Puis, la vie les avait prises, elles aussi, comme elle, les avait jetées dans la grisaille du devoir quotidien, leur avait imposé la charge des maternités nombreuses. Elles acceptaient. Tout acceptait, autour d'elle... lui, le premier, qui pendait au-dessus d'elle. Il avait accepté de mourir pour le rachat de tous. Il continuait d'accepter tous les jours...

Elle osa le regarder. Le visage du Christ d'arolle était infiniment douloureux. Le pli de sa bouche tordue bavait la souffrance. Le sang ruisselait tout le long de son corps. Pourtant, il y avait de la douceur dans ses yeux peints en bleu.

Au milieu de son âme, Madeleine Fontannes sentait briller la flamme mystérieuse... Elle serra son châle autour de ses épaules. Elle se signa. Puis elle partit. »

* * *

Voilà le premier roman de Maurice Zermatten. Ceux qui le liront en goûteront la force et la poésie, la douceur et la violence, les sourires et les larmes. Ils goûteront surtout, avec la beauté du style, la saine leçon qui s'en dégage. Ils croiront, comme nous tous qui connaissons l'auteur, que voilà un départ sans accroc, que d'un

jeune si bien doué et travailleur acharné, l'on peut attendre des œuvres d'une robuste plénitude où s'épanouiront ses dons d'analyse et de poésie et ils comprendront l'affectueuse sympathie que j'ai voulu mettre en ces lignes.

A. Overney.

La patte de dindon

L'instituteur avait dit : « Tu m'étudieras ça ! »

Charles prit le feuillet double, l'enserra délicatement dans son cahier de géographie et retourna à la maison.

« Ça », c'était très peu de chose. Du Legouvé retrempé, si vous voulez ! Car il y a, dans le livre du degré supérieur, un chapitre sur la patte de dindon. Celui-ci fut donc écorné. On n'en prit que le dialogue qui devait avoir sa place dans la séance récréative couronnant l'examen oral.

Mais où trouver une patte de dindon ? La question passa bientôt de la tête du maître dans celle de l'élève Charles. C'était à lui de procéder à sa recherche. Pendant longtemps, les perquisitions furent infructueuses. Il fallut opter pour une patte de poule. Ainsi fut fait.

Notre nouveau Couture « s'arma d'une superbe patte de poule. Il serrait le haut de la patte entre ses deux mains, et, sur un petit mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine ». Ainsi, elle devait être, pour le mouvement du moins, conforme à la patte de dindon que vit Legouvé, en allant au Collège. Sur le désir de ses camarades, Charles multiplia les expériences un nombre problématique de fois, si bien que, la veille de l'examen, par une malencontreuse manipulation et un malheureux accident, le fameux tendon de la patte se raidit et se cassa. L'écolier avoua l'étrange aventure à son maître.

— Où vas-tu en trouver une pour demain ?

— Je chercherai.

— D'où as-tu celle-ci ?

— C'était l'épervier qui avait pris une poule chez Baptiste. Alors je lui ai coupé la patte. Mais l'autre, elle n'allait pas.

— Enfin, vous donnez très bien ce dialogue et il serait dommage de l'abandonner. Il vous faut chercher et cet après-midi déjà !

— J'irai à S. après l'école, Monsieur le Régent. Jonas, celui qui ramasse les œufs, en a sûrement.

Vers quatre heures, Charles enfourcha sa bicyclette et disparut dans la direction de S. Jonas était bien là, mais il rentrait du marché. De pattes ? Aucune.

— Penses-tu qu'on leur arrache les pattes à nos poules? Mon bon garçon, en ville, on les croque comme des cuisses de grenouilles ! . . .

Charles n'était pas l'écolier partisan du « ma fois, tant pis » ! Il lui fallait une patte et que diable ! il trouverait bien une patte de poule. Il poursuivit son enquête et poussa jusqu'au village encore plus éloigné. Mais, toujours pas de pattes ! . . .

Il revint chez « son » régent vers les sept heures du soir. Il se morfondit sur son succès déjoué. Il ajouta même qu'il aurait presque pu en avoir une.